



TRIBUNE DE GAUM

LE SECRET D'UNE EVASION

Pages 8-9
L'APPRENTISSAGE DU SILENCE

Kramer Kramer Kramer

Kramer SA
Grand-Rue 54
Tél. (021) 61 61 61
1820 Montreux

Place Hôtel-de-Ville
Tél. (021) 51 32 32
1800 Vevey



Articles souvenirs
Papeterie
Machines
à écrire
Calculatrices
électroniques
de poche
et de table

**PITTELOUP
CLARENS**

Envois pour tous pays
de petits fromages et
de chocolats suisses

COIFFEURS

Coiffure-Parfumerie **ELLE et LUI**

I. Fontana, maîtrise fédérale

Grand-Rue 74

Tél. 62 43 22

Glion - Coiffure

Dames - Messieurs

Marcel Favre

Tél. 61 34 14



Ed. SUTER S.A.

Viandes

Charcuterie

Conserves

Villeneuve - Montreux

Depuis 100 ans
au service de la qualité

LA RÉGION DE MONTREUX



**VOUS
ACCUEILLE**

PHOTO STUDIO 5



marcel
lerouge
photographe

Grand-Rue 42
1^{er} étage
Tél. 61 27 78



AUDI - NSU

**GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY**

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession « A » des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Céréssole 12
1800 Vevey



BORNAND
64, Grand-Rue MONTREUX

CERTINA

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. **Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth. **Administration et diffusion :** Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Flaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A. **Imprimerie :** Corbaz S.A., Montreux.

TRIBUNE DE CAUX

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20
France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) :

France : FF 40, Suisse : Fr. s. : 24, —, Belgique : FB 380, Canada : \$ 10, —. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30, —. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32, —. **Prix spécial étudiants, lycéens :** FF 20 ; Fr. s. 15, — ; FB 200. **Verser le montant de l'abonnement :** France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source, Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne. Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal H2V 2B5, Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.



Sage prudence

Portugal et Espagne : deux pays engagés dès maintenant dans un processus de « changement démocratique ». L'un a passé par un coup d'Etat militaire qui a débouché sur un vaste remue-ménage. On a su éviter les affrontements sanglants. Il s'agit maintenant de remettre de l'ordre dans la maison, tout en modernisant le mobilier : c'est l'enseignement qui se dégage des récents scrutins.

Pendant ce temps, l'Espagne fait preuve elle aussi de sagesse, de patience et de prudence. Mûri par l'effroyable expérience de la guerre civile et de ses séquelles, le peuple veut des réformes, mais non la violence. « Il s'agit de faire évoluer la droite, mais sans faire sauter le pays, nous dit

un militant ouvrier. Les deux dernières décennies ont permis au moins d'améliorer les conditions d'existence d'une partie de la population ; il s'agit d'étendre ces avantages à des cercles plus étendus. »

Certes, dans l'un comme dans l'autre pays, les risques de « dérapage » sont grands. Mais il se pourrait bien que les peuples de la péninsule ibérique, qui ont tant souffert soient de ceux qui auront le plus à donner à une Europe qui se cherche.

« Visite historique »

A lire les commentaires publiés par les journaux sud-africains de toutes tendances, on est étonné de constater la liberté avec laquelle la presse peut critiquer le gouvernement. Elle ne s'en prive d'ailleurs pas, et les jugements sont sévères à l'adresse des ministres responsables des émeutes de Soweto pour avoir voulu

imposer l'usage de l'afrikaan dans l'enseignement. Mais cela changera-t-il quelque chose à l'attitude d'un gouvernement décidé à faire le bonheur de chacun en imposant le « développement séparé » ?

Récemment *Die Transvaler*, quotidien boer de Johannesburg, décrivait la visite que viennent d'effectuer en Afrique du Sud M. Alec Smith, fils du premier ministre de Rhodésie et M. Arthur Kanodereka, pasteur méthodiste noir. Sous le titre « Une visite historique » le quotidien conservateur rapporte l'observation du chef Buthezi qui s'est entretenu avec ces deux hommes pendant trois heures et a parlé du « miracle » que représente leur unité de vues et d'action. Après de leurs multiples interlocuteurs, boers, anglophones, métis et noirs, les deux Rhodésiens ont souligné « qu'ils avaient cessé de faire partie du camp des Blancs ou de celui des Noirs, et que dans l'obéissance à Dieu ils étaient devenus des hommes libres ». Assurément, c'est la condition du démantèlement des barrières raciales qui séparent les hommes et les empêchent de vivre en frères les uns avec les autres.

PHOTO MYSTÈRE

A quel groupe ethnique appartiennent ces enfants ?
Ou, si l'on préfère, de quelle nationalité sont-ils ?
Le lecteur qui donnera une réponse exacte postée avant le 31 août recevra un prix de la Tribune de Caux



LE SECRET D'UNE EVASION

PAR EDWARD HOWELL

La pièce était obscure. Contre le ciel étoilé, les barreaux de fer de la fenêtre se profilait en noir. Au-delà, se trouvait le mur, plus loin, le monde extérieur. De temps à autre, une patrouille faisait la ronde ; une sentinelle surveillait les barbelés de la façade. Etre si près de la liberté et en même temps si loin ! De l'autre coin de la chambre, me parvenait, lourde, haletante, la respiration de Dick. De son corps, assommé de sommeil par les drogues, s'exhalait la puanteur écœurante et douceâtre du pus. Dans la salle au-dessous les hommes essayaient en vain de dormir. L'un d'eux gémissait, grognait et blasphémait, dans sa lutte harassante contre la mort. Là-bas, au camp, les autres, sans doute, s'étaient endormis. Il était dix heures ; c'était le soir du 10 février 1942.¹

Je ne sais pourquoi, je n'avais pas sommeil. D'habitude, je n'avais aucune peine à m'endormir ; mais c'était une de ces nuits où l'esprit prend le dessus et vagabonde sans repos. Il m'emmena dans le passé, à travers ces longs mois de captivité, aux jours de combats, puis, au-delà, à ces années gâchées d'avant la guerre. Il s'y attarda un moment ; assez, pour me montrer combien mon existence avait été égoïste, et me faire savourer le désespoir de mon inutilité. Il remonta plus loin encore, et rechercha, au long de mon enfance, les rayons lumineux qui en avaient éclairé certains jours. Sourires, amour, famille, foyer. Tous ces impondérables souvenirs, devaient-ils se perdre à jamais ? Ou surviendrait-il quelque chose que je n'attendais pas ? Un ardent désir m'envahit de me retrouver à la maison, ce lieu où l'on vous aime comme vous aimez. Je souhaitais de toute mon âme être libre, me



Edward Howell

Nous proposons à nos lecteurs, en ce mois d'août, un récit qui ne manque ni de suspense, ni de profondeur. Il s'agit d'extraits du livre *S'évader pour vivre* que le commandant d'escadrille de la RAF Edward Howell écrit sur les événements qu'il a vécus pendant la deuxième guerre mondiale. Howell faisait partie des forces réduites qui tentèrent de s'opposer, en mai 1941, à l'invasion allemande dans l'île de Crète. Fait prisonnier après avoir été atteint par une rafale de mitrailleuse, très grièvement blessé aux bras, il passa d'un hôpital-prison à un autre avant de se lancer dans l'aventure qui est décrite ici.

libérer de cette prison, mais aussi de moi-même !

Comme des millions d'autres personnes, je restais aveugle à la marche des événements. A cette époque, je sous-estimais le pouvoir de l'idéologie en train de gagner l'Europe. De plus, adopter le chemin de la Croix signifiait pour moi, personnellement, que certaines choses auxquelles je tenais devaient être écartées. Si je m'en remettait à Dieu pour la conduite de mon existence, il me faudrait de toute évidence changer ma manière de vivre. Aussi m'avait-il paru plus simple et plus commode de croire que Dieu n'existait pas.

Mais, tandis que, couché dans le désespoir à Salonique, je songeais à ces choses, mon esprit me dit que ces barrières n'existaient plus. J'étais prêt à faire n'importe quoi pour être libre. Et s'il y avait réellement un Dieu ? Un Dieu qui pouvait me transformer ? Qui pourrait me rendre libre ? Me ramener à mon foyer ? Ou m'apporter un foyer ?

Alors, à ce moment, Dieu me parla. Ce fut comme si, par ma décision, je venais d'allumer une lumière dans une pièce obscure. Pour la première fois, je voyais clair. « Dieu est amour », me disait mon esprit, avec une intense allégresse. Et je commençai à me rendre compte de ce que cela signifiait pour moi. Mon cœur se remplissait et débordait. Déjà je me retrouvais à la maison, et rien ne pourrait jamais m'en éloigner, tant que je choisirais d'y rester. Déjà j'étais libre ; aucun mur, aucune sentinelle ne sauraient me reprendre ma liberté, aussi longtemps que je serais décidé à la garder.

Je me surpris en train de prier, ce qui ne m'était pas arrivé depuis dix ans. Puis une paix et une tranquillité totales m'envahirent. J'avais l'absolue certitude de connaître maintenant le secret de la vie.

A mon réveil, le soleil brillait. De longs traits de lumière traversaient les ramures des arbres devant notre fenêtre. J'ouvris la porte du corridor, et, par la baie du fond,

¹ *S'évader pour vivre* - A la Baconnière, Boudry (Suisse). Illustrations de la Rédaction. Couverture d'après un dessin de Jonathan Wheeler.

j'aperçus l'Olympe, dans le lointain. Etincelant, couvert de neige, son majestueux sommet dominait de haut les brumes matinales. La « demeure des dieux » semblait flotter dans l'air comme un gigantesque cumulus. C'était une matinée radieuse.

Ce jour-là, chacun me parut particulièrement charmant. Même ceux qui, hier encore, m'irritaient, me semblaient en quelque sorte différents. Ils me plaisaient, et il m'était facile d'éprouver de l'amitié pour eux ; c'étaient de braves gens. Il me fallut un certain temps pour me rendre compte que c'était moi, et non eux, qui avais changé. Je ne devais cependant réaliser que plus tard la signification totale de ce qui m'était arrivé.

Le prisonnier de guerre doit se défendre contre deux puissants ennemis : l'ennui et l'apitoiement sur soi. Aucun n'y échappe. Des projets d'évasion, quelque marotte, ou le souci de s'instruire, peuvent l'y aider. Mais ce ne sont que des moyens de défense, et, malgré eux, l'ennemi revient bien souvent le surprendre.

Pour moi, cependant, la victoire était acquise. A mesure que passait le temps, je me rendais mieux compte que ces adversaires n'avaient plus de pouvoir sur moi. Ils étaient vaincus et, déjà, je combattais sur un autre terrain. Je n'avais plus le temps ni l'envie de m'ennuyer ou de me prendre en pitié. Les gens m'intéressaient, et un nouveau programme m'occupait, discipline renouvelée, qui exigeait toute mon attention, toute mon énergie.

Cette expérience inconnue me fascinait et, chaque jour, je la développais. J'avais découvert que je pouvais parler à Dieu, et recevoir de Lui instantanément une réponse. Le Nouveau Testament commença à me captiver ; je me mis à le lire avec passion. A chaque page, j'y trouvais quelque remarque qui semblait m'être particulièrement destinée.

Cet enseignement se rapportait à des choses que je faisais, ou souvent, ne faisais pas, à l'hôpital. Mon expérience, je m'en rendis promptement compte, ne m'avait pas été donnée pour rien. D'autres en avaient aussi grand besoin que moi. Aussi commençai-je, malgré mon habituelle réserve, à parler aux autres de ma découverte. J'assurais à nos hommes, dans la salle, qu'ils connaîtraient les mêmes joies s'ils suivaient le même chemin. Peut-être certains d'entre eux m'ont-ils écouté ; je l'ai toujours ignoré. Je ne savais pas encore que, pour aider les autres, l'expérience personnelle ne suffit pas. Il faut pouvoir l'exprimer en termes compréhensi-

bles pour eux, et applicables à leur propre situation.

Puis il y avait le côté pratique. Je manquais d'énergie pour les exercices physiques. Je me promenais à ma guise et m'arrêtais quand j'en avais assez. Je me rendis compte que c'était de la complaisance à mon propre égard et inopérant. Aussi, dès lors, me fis-je un programme, m'obligeant à marcher chaque jour davantage, si bien que j'arrivai à tenir deux heures de suite sans me reposer. Je trouvais une joie nouvelle à lutter pour m'aguerrir, et, quotidiennement, goûtais la profonde satisfaction de la victoire et du progrès.

Pendant ce temps, je réfléchissais à l'évasion. Était-il juste de la tenter, ou devais-je rester avec mes camarades ? La question pouvait se discuter. L'évasion, c'était l'aventure et la perspective, bien minime il est vrai, de rentrer au pays. N'était-ce pas mon devoir de la tenter ? Ou n'était-ce qu'égoïsme, risquant d'exposer mes camarades à des représailles ? Le séjour en prison ne m'était plus une épreuve, maintenant que je savais comment y être heureux. Peut-être pourrais-je aider d'autres à passer par la même expérience ? Il serait plus sûr d'attendre d'être rapatrié pour rentrer chez moi. Était-il juste, à l'égard de ma famille, de m'enfuir et d'exposer ainsi ma vie ? N'était-ce pas une sorte de suicide que d'essayer de m'évader, dans l'état où j'étais ? Et s'enfuir d'un hôpital, n'était-ce pas contraire à la Convention de Genève ? Ainsi s'affrontaient dans mon esprit ces arguments contradictoires, et bien d'autres encore. Une seule solution s'imposait : chercher à découvrir la volonté de Dieu. Il me la dirait, j'en étais convaincu. Alors, brusquement, je fus certain que je devais tenter de m'évader, que c'était juste, quoi qu'il pût en résulter pour les autres. Je n'avais aucune garantie de succès et toutes les raisons humaines d'escompter un échec ; pourtant, je sentais que cette chose, je devais l'essayer.

Pendant ma promenade autour de l'hôpital, je notais avec soin tous les moyens possibles d'évasion. Les barbelés n'auraient pas été difficiles à franchir ; mais, nuit et jour, ils étaient surveillés par des sentinelles. Quant au mur, il était très élevé et je ne pouvais songer à l'escalader, dans l'état où se trouvaient mes bras.

Un autre endroit semblait aussi offrir des chances. C'était un petit bâtiment, séparé de l'hôpital, et qui servait de cabinet dentaire. Il était situé à l'intérieur du mur de ronde, mais je n'étais pas autorisé à m'y rendre. Je décidai donc de faire examiner mes dents et présentai ma demande. La permission me fut accordée. Arrivé au pavillon, je m'arrêtai un moment près de la porte, de



C.I.C.R.

Les longs mois de captivité...

Prisonniers de guerre alliés en Grèce. Document du C.I.C.R.

l'air le plus naturel du monde. Je me trouvais sous le regard de la sentinelle en faction à l'entrée de l'hôpital, et non loin d'autres Allemands.

Mes yeux firent une rapide inspection des lieux. Le mur de ronde était relié au pavillon, à angle droit, par un autre mur, plus bas de 1,20 m. environ. Son sommet, comme ailleurs, était garni de tessons. Mais, convenablement matelassés, ceux-ci ne constitueraient pas un obstacle sérieux. L'endroit semblait plein de promesses. J'entrai, et fus reçu par le dentiste. Il me fit avec dextérité un détartrage et une petite obturation. L'obturation, provisoire, nécessitait une nouvelle visite. Ceci faisait parfaitement mon affaire. Ce serait l'occasion d'examiner plus minutieusement le mur.

En partant, j'observai qu'il ne serait pas difficile d'escalader le second mur, et, par son sommet, d'atteindre sa jonction avec le mur de ronde. L'ennui était que tout cela devait se passer sous les yeux de la sentinelle de l'entrée, éloignée seulement d'une cinquantaine de mètres environ. Mais pourrai-je lancer ma jambe par-dessus le mur, à la jonction ? C'était bien haut. Quelle déception si je ne réussissais pas !

Au loin le sommet enneigé de l'Olympe étincelait. Il faisait doux et frais dans la cour de l'hôpital, où je me promenais en bavardant avec quelques-uns de nos hommes.

Le matin même, les autorités m'avaient in-



Len Sirman

Le mur était très élevé, je ne pouvais songer à l'escalader...

formé que le lendemain, à l'aube, nous partîrions pour l'Allemagne, dans un train-hôpital. Je devais me tenir prêt. Je l'étais. Nous étions le 27 mars. Plus de doute ; ce serait maintenant ou jamais. Je résolus de tenter l'évasion, dès la tombée de la nuit.

Je descendis mon imperméable militaire et le cachai sous un lit. J'en avais bourré les poches d'objets divers : rasoir, savon, brosse à dents, pâte dentifrice, gants de laine, passe-montagne, moustiquaire et deux paires de chaussettes. J'avais aussi deux livres de chocolat, soigneusement économisés, et une boîte de médicaments, préparée par les infirmiers, contenant cinquante comprimés d'aspirine, de la quinine et des sulfamides.

Je discutais de mon projet avec mes amis. Ils se montraient sceptiques. J'étais encore très faible et mal en point. La plaie de mon épaule gauche venait seulement de se fermer et mon bras, toujours raide, ne me servait guère qu'à me nourrir et à m'habiller. Mon avant-bras droit restait ouvert et continuait à suppurer, après dix mois de traitement. Il

n'était plus dans le plâtre, mais enveloppé de bandages et inutilisable. Après ce temps interminable passé à l'hôpital-prison et la gravité de mes blessures, mes réserves de force et ma capacité de résistance à de dures conditions leur semblaient douteuses. Les infirmiers ne me cachèrent pas qu'une évasion, tentée dans l'état où j'étais, leur paraissait une folie.

Les perspectives extérieures n'étaient guère plus favorables. La Grèce était affamée. Les gens tombaient d'inanition et mouraient dans les rues de Salonique. Toutes les routes conduisant hors du pays étaient sévèrement gardées, disait-on. Quelques semaines auparavant, peut-être était-il plus facile de s'évader ; mais maintenant les Allemands exerçaient leur contrôle sur toutes les embarcations, tous les caboteurs, tous les ponts et tous les cols. La frontière turque était strictement surveillée et il s'y trouvait, prétendait-on, une zone neutre, large de plusieurs kilomètres, où tout étranger était mitraillé des deux côtés à la fois. Les montagnes étaient encore couvertes de neige, et les rivières avaient toutes débordé.

De plus, en dehors du camp je n'avais point d'amis avec qui m'entendre ; enfin, je ne savais que quelques mots de grec. Je ne possédais pas de cartes et n'avais pas de plan défini. Je serais seul. Personne ne m'aiderait, et mes bras inutiles ne me permettraient pas de me défendre. Je ne pouvais me faire passer pour un Grec, ni simuler une autre personnalité que la mienne... Tous ces arguments, et beaucoup d'autres encore, me furent présentés, dans le désir de me dissuader. Mais mon chemin était marqué, je le savais. Mes chances de survivre me paraissaient douteuses, mon évasion encore plus ; mais mon choix était plus qu'un coup de tête. Toutes mes conceptions nouvelles étaient dans la balance. Ou bien je suivrais les directives reçues, ou bien je retournerais à un genre d'existence réglé par ma propre fantaisie. C'était me décider pour la vie ou pour la mort. Je devais choisir la mort, semblait-il, pour pouvoir vivre.

Je fus donc plus que surpris quand, vers midi, ma température, normale jusque-là, se transforma en une forte fièvre. Était-ce un signe du ciel pour m'indiquer que je faisais fausse route ? Je me mis au lit, désorienté et abattu. J'avais cru sincèrement qu'il était de mon devoir de fuir. Pourquoi m'étais-je trompé ? Puis je réfléchis et me dis que ma fièvre n'infirmit en rien la justesse de mes arguments. Elle rendait simplement une tâche difficile à l'extrême un peu plus impossible encore.

J'avais la nausée et un mal de tête fou, mais maintenant que ma voie était claire, je

me sentais étrangement paisible. Il adviendrait ce qui pourrait, je m'évadera pour vivre. L'après-midi s'écoula, et on nous apporta le repas du soir. Je n'avais pas faim, mais mangeai quand même. J'aurais besoin de toutes les forces que pourrait me procurer cette nourriture. Les ombres s'allongèrent et le crépuscule tomba. Je ressentais dans le creux de l'estomac la même impression que j'éprouvais le jour de mon premier vol seul.

Dick ne discuta pas avec moi. Il me connaissait et n'ignorait rien de mes pensées ou de mes actes de ces derniers temps. Il parlait de choses et d'autres. Nous échangeions des sourires. Si seulement il avait pu venir avec moi ! Enfin je me préparai au départ, et laçai méticuleusement mes bottes. C'étaient des chaussures militaires australiennes, en parfait état, qui avaient appartenu à Dick. Il n'en aurait pas besoin de longtemps.

Dick me dit que, depuis des années, il n'avait pas prié, mais que maintenant il prierait pour moi. J'en fus infiniment touché, le remerciai, et lui suggérai de prier aussi pour lui-même. Je ne pouvais rien lui souhaiter de mieux que l'expérience que je venais de vivre. Il me le promit. Nous nous serrâmes la main, et je pris l'engagement d'aller le voir en Australie. Puis j'ouvris la porte et me lançai dans l'aventure.

Il était huit heures et quart. D'habitude à ce moment, les corridors étaient pleins d'Allemands. Je fus étonné de n'y voir personne. Je me dirigeai vers l'escalier principal. Toujours personne. Au haut de la rampe, je m'arrêtai, hésitant ; je n'apercevais pas une âme. Je descendis. Mes bottes faisaient, me semblait-il, un bruit infernal sur les marches de bois. Au bas, je fis halte et écoutai. Je n'entendis que le bourdonnement habituel de l'hôpital. Les couloirs du rez-de-chaussée paraissaient déserts, eux aussi. C'était un miracle, je le sentais. Mais je ne pouvais réussir sans de nombreux miracles, je le savais. Aussi continuai-je plein d'espoir. Je parcourus les trente mètres du corridor conduisant à la salle des hommes de troupe, sans rencontrer personne.

Je les trouvai couchés, surexcités par mon aventure et par la perspective de leur départ, le lendemain matin. Je fis le tour des lits et leur dis au revoir à tous. Je me sentais un peu ridicule en songeant que, probablement, on me ramènerait par l'oreille, ou peut-être les pieds en avant, dans quelques minutes. Néanmoins, je voulais croire au succès et continuai mes adieux.

J'enfilais mon manteau et m'appêtais à sortir quand la porte s'ouvrit, et l'infirmière



Len Sirman

J'aperçus une grande ferme de pierres blanches...

de nuit entra. Un petit groupe m'entourait, et je m'assis sur un des lits. Elle alla droit vers un des malades et lui administra une potion calmante. Il la but rapidement, elle reprit le verre et ressortit, sans même avoir jeté un regard dans ma direction. Je recommençai à respirer et me dirigeai vivement vers la porte. Ce serait maintenant ou jamais.

Je me glissai hors de la salle et traversai la cour éclairée par la lune pour gagner une autre aile de l'hôpital. Là, je descendis jusqu'à une porte latérale, près des chambres des infirmières. Elle n'était pas verrouillée. Je l'ouvris sans bruit et regardai dehors. A environ dix mètres, j'aperçus le mur du pavillon et, quelque vingt mètres plus loin, le mur d'enceinte. La lune était claire. Près de la porte principale, à une trentaine de mètres, se tenait la sentinelle. Le fusil à l'épaule, elle regardait droit devant elle.

Quelque chose me disait de ne pas avoir peur et de traverser le terrain d'un pas naturel. Je me mis en route sur le chemin couvert de cendres, où mes bottes crissaient avec bruit. La sentinelle ne bougeait pas. J'atteignis mon mur et l'escaladai. Puis je me mis à en suivre l'arête. Ma silhouette se détachait contre le ciel lunaire, et mes semelles résonnaient sur la pierre. Je m'attendais à tout instant à recevoir une balle. Mais la sentinelle continuait à regarder passivement droit devant elle. Je ne me trouvais pourtant qu'à vingt degrés de sa ligne de vision.

Cela me sembla durer un temps infini. Enfin, j'atteignis le mur d'enceinte. A ma gauche s'allongeait le pavillon du dentiste. A l'intérieur, des soldats allemands jouaient

aux cartes. Ils étaient si près que j'aurais pu cracher sur eux. Heureusement, aucun d'eux ne leva les yeux vers le mur, au sommet duquel je me profilais, éclairé par la lune.

Puis le mur d'enceinte me barra la route. Il m'arrivait au-dessus de la taille et était garni de tessons. Lançant ma jambe en l'air, je tentai de l'enfourcher. Ma botte frotta avec bruit contre les moellons et reglissa. Le souffle suspendu, j'attendis. Derrière moi, la sentinelle devait avoir entendu le vacarme. Mais ni elle ni les soldats dans la pièce au-dessous de moi ne semblaient l'avoir remarqué.

Je recommençai ma tentative, mais cette fois, plus doucement. Décidément, le mur était trop haut. Je restai là, extrêmement embarrassé, m'attendant à tout instant à être découvert.

Dans mon désespoir, je me mis à prier pour qu'il me soit indiqué ce que je devais faire. Fallait-il renoncer ? Essayer à un autre endroit ? Quelle faute avais-je commise ? Ma peur, alors, m'abandonna. Je ne m'inquiétai plus de la sentinelle ni des soldats. En même temps, je me sentais étrangement rassuré — j'avais fait jusque-là ce qui m'avait été prescrit. Je me trouvais à la bonne place, à l'heure choisie, le moyen de passer devait exister.

Soudain, je me rendis compte que je pourrais franchir le mur sans le secours de mes bras si, me penchant par-dessus, j'élevais successivement mes jambes pour me trouver étendu à son sommet. Ceci fait, il ne me restait qu'à me laisser glisser de l'autre côté, les pieds en avant.

Vivement, je sortis de mes poches tous mes lainages, chaussettes, casquette, et même ma moustiquaire, et en matelassai les tessons de verre. Puis, m'y appuyant, je me penchai en avant. L'ombre des arbres et des maisons me cachait le sol de l'autre côté du mur, et je ne pus me rendre compte de sa hauteur. J'espérais qu'elle ne dépasserait pas mes prévisions, soit environ trois mètres. Je cherchai alors à hisser mes jambes, de façon à me trouver allongé sur le replat. Ne pouvant m'aider de mes bras, je les lançai, mais sans doute avec trop d'énergie, car, l'instant d'après, perdant mon précaire équilibre, je tombai la tête la première dans les ténèbres de l'extérieur.

Je me retrouvai debout. J'avais atterri sur les pieds et, dans ma chute, mes bras n'avaient subi aucun heurt. Comme je me tenais là, légèrement ahuri, mes lainages, restés sur les tessons, me tombèrent dans les mains. Je n'eus même pas besoin de me baisser pour les ramasser.

Cette miraculeuse réussite me confondait. L'oreille tendue, j'écoutai, m'attendant à entendre un branle-bas de poursuite. Mais tout était silencieux. Un sentiment d'immense gratitude m'envahit. Je m'étais risqué et n'avais pas été abandonné. L'aventure ne faisait que commencer, je le savais, mais, quel qu'en fût le chemin, il menait à la vie. Je m'étais évadé pour vivre.

Après quelques nuits passées à la belle étoile, Howell parvient à se faire héberger

« Le monde a besoin d'hommes inspirés qui ne soient pas dirigés par la seule intelligence humaine, mais par cette aide supplémentaire, la vision et la compréhension du Plan suprême. Il doit bien y avoir un plan à la mesure des maux de l'humanité. Et si Dieu a un plan, il a su aussi préparer ses instruments. »

Frank Buchman.

« Sans fioritures et sans lyrisme, je vous dirai que je commence chaque journée en écoutant Dieu et que c'est un moment exaltant et captivant que je ne voudrais manquer pour rien au monde. C'est comme si

une multitude de poissons argentés passait devant votre esprit : des idées nouvelles pour les autres, une façon originale d'aborder un problème, une illumination sur les ressorts de l'actualité, des décisions personnelles coûteuses à prendre quotidiennement, car à ce prix seulement nous avancerons nous-mêmes et ferons progresser notre pays. Je ne suis pas un expert en matière de pêche, mais j'essaie d'attraper au passage un ou deux de ces poissons d'argent qui, de l'esprit de Dieu, viennent jusqu'aux hommes, aux femmes, aux enfants que nous sommes. »

Peter Howard.

L'APPRENTISSAGE DU SILENCE

par Jean-Jacques Odier

Tout le monde connaît la vertu du silence. On apprécie le calme d'une demeure isolée que n'effleure pas le bruit des hommes, le bruit des autres. On se sent conforté par l'éveil insensible de la nature, au petit matin, avant que les camions ne roulent, que les moteurs ne tournent, que ne s'élèvent les voix et les cris.

Mais il est une autre qualité de silence que nous ont révélé, au fil de l'histoire, maints explorateurs de l'âme humaine. Dans notre siècle, l'un de ces pionniers, Frank Buchman, a consacré une place essentielle dans sa vie et son enseignement à cette sorte de méditation : le silence au cœur du monde, ce vide que l'on parvient à imposer à son esprit dans la fureur même de la vie. N'a-t-on pas vu souvent Frank Buchman dans un couloir fréquenté, dans un hall d'hôtel, proposer à des amis un instant de réflexion ? Tirant de sa poche un bout de papier, il savait s'isoler du bruit de la foule, cherchant à déceler et à transcrire les murmures d'un souffle intérieur.

Le recueillement est à la base de l'expérience de changement que Frank Buchman a voulu rendre accessible à ses contemporains. Il était intimement conscient qu'il ne pouvait pas dire aux autres ce qu'ils devaient faire. D'où sa foi profonde dans ce que chaque homme pouvait découvrir de la volonté divine dans le silence de son cœur. Amener les individus à trouver leur propre dynamique, au lieu de ne se situer que par rapport à autrui, voilà qui représentait pour Buchman le cœur de la démocratie et l'antidote à la dictature.

Bien sûr, Dieu a mille moyens de nous faire connaître sa volonté, même quand nous ne sommes pas prêts à l'écouter, même quand nous résistons à son appel. Mais le recueillement est comme l'installation d'un radar, ou plutôt d'un sonar : par un dispositif d'écoute très sensible, nous augmentons nos chances de détecter là une volonté supérieure.

Mais, diront tant de nos contemporains, comment se

mettre dans les meilleures conditions d'écoute ? Ce sonar a-t-il un mode d'emploi ? Nous sommes là sur un terrain mouvant. Il est difficile d'établir une règle pour ce qui concerne, en fin de compte, l'intimité de l'individu. Chaque être humain réagit différemment. Pour l'un, la méditation va de soi et il ne saurait s'en passer. Pour l'autre, cela demande un rude apprentissage. Pour l'homme d'action, le silence apparaît peut-être comme une perte de temps.

Chacun doit ainsi faire ses propres découvertes. Mais ce que nous apportons ici, ce sont quelques points de repère découverts dans l'apprentissage du silence.

TEMPS C'est la denrée essentielle, et pourtant la plus rationnée de nos jours. N'importe qui peut se taire cinq minutes et réfléchir. Mais si nous voulons accéder à un silence véritable, alors ne l'enfermons pas dans la structure rigide de notre vie suroccupée. Saint François de Sales ne donnait-il pas ce conseil pour la méditation : « Une demi-heure par jour représente un minimum indispensable, à moins que l'on soit particulièrement occupé : dans ce cas, il faut une heure entière ! »

VIDE Saint Vincent de Paul estimait que pour mieux entendre Dieu, il fallait « se séquestrer de l'embarras des hommes ». Mais comment me défaire de ce qui occupe normalement mon esprit : mes préoccupations immédiates ou lointaines, mes calculs égoïstes, mes désirs secrets, les mille et une choses à faire dans la journée ?

Si seulement il existait un truc ? Parfois je trouve utile de geler mes soucis en les notant. Ainsi ils me laisseront tranquille pour un temps. Ou alors je peux tourner délibérément mon esprit vers d'autres sujets : pour le croyant, la prière, la lecture de la Bible sont des points de départ stimulants.

NOURRITURE Quelle que soit la richesse ou la profondeur de notre esprit, celui-ci a besoin de nourriture extérieure. Une inspiration féconde peut nous être donnée par des lectures relatives à la vie de ceux qui, à travers l'histoire, se sont entièrement consacrés à Dieu au service des hommes.

ÉCRIRE Aucune mémoire n'est infaillible. Si nous sommes honnêtes, nous devons reconnaître que notre esprit ne retient souvent que ce qui nous avantage. « Écrivez pour mieux entendre » conseillait l'oratorien Gratry. Une pensée transcrite nous laisse ensuite l'esprit libre pour la suivante.

RECONNAISSANCE Je ne peux commander l'inspiration. Mais je peux orienter mon esprit. En notant d'abord les raisons que j'ai d'être reconnaissant, pour les grandes ou les petites choses, je découvre que mon esprit est mieux disposé pour ce qui peut m'être dicté ensuite.

PAS DE LIMITES Un Français a écrit ces paroles judicieuses : « N'enferme pas Dieu dans un dilemme ; ne dis pas : tournerai-je à droite ou tournerai-je à gauche ? Demande seulement : où irai-je ? Dieu veut peut-être que tu continues tout droit, ou que tu reviennes en arrière, ou que tu coupes à travers champs, ou que tu restes en place. Dieu n'a peut-être même rien à te dire là-dessus pour le moment. Il veut peut-être te parler de tout autre chose. »

PERSÉVÉRANCE Beaucoup de gens se découragent au premier insuccès. « Aucune inspiration ne m'est venue, entend-on dire. Ou même : Je sais d'avance que je n'aurai aucune pensée. » L'expérience ne sera concluante qu'après un nombre d'essais suffisant. « Parfois, si rien ne vient, m'a dit un ami, contente-toi de te dorer au soleil de Dieu. Tu en sortiras en tout cas plus serein. »

OBSTACLES Un passage à vide peut signifier qu'il y a un mur entre Dieu et nous. C'est peut-être le péché que je garde jalousement dans le secret de ma vie ; le différend ou la jalousie qui me sépare d'un ami. Alors le contact ne se fait plus. Dieu continue à parler, mais je ne l'entends pas. Les critères d'honnêteté, de pureté, de dépréoccupation de soi et d'amour nous aideront alors à dépister la cause du mal. La faute date peut-être d'hier, ou au contraire remonte loin dans notre passé. Il vaut la peine d'écrire tout ce qui nous vient à l'esprit comme si jamais personne ne devait jamais le lire.

C'est parfois l'orgueil qui nous bloque. Nous résistons à l'éventualité que Dieu prenne les rênes de notre existence pour la mener à sa guise.

HIER ET AUJOURD'HUI Deux points de repère importants. Souvent mon comportement de la veille, une conversation que j'ai pu avoir, m'aident à mettre le doigt sur mes faiblesses. Cela peut m'amener à faire

le point sur moi-même et à tirer des leçons qui, à leur tour, aideront les autres. Les événements vont si vite que j'ai toujours besoin de repenser ce que je suis, pourquoi je vis et ce que j'apporte aux autres. Et puis aujourd'hui : dans le silence, des décisions morales peuvent s'imposer à moi ; le travail de la journée, les rencontres prévues peuvent trouver un nouvel éclairage.

LES AUTRES Sortant de mon monde à moi, il s'agit aussi que je pense à ceux qui m'entourent, à ce qu'ils sont et à ce qu'ils peuvent être appelés à devenir, spirituellement parlant.

LE GRAND LARGE Le monde sera ce que je suis. Quelle contribution ai-je à apporter aux grands débats qui agitent ma communauté, mon pays ? Qu'est-ce que je ferais en priorité si je me trouvais, ce matin, dans le fauteuil de Giscard d'Estaing ou de Gerald Ford ? La dimension de mes pensées est le reflet le plus sûr de ma façon de vivre. Si je ne pense qu'à moi, comment puis-je travailler pour une société nouvelle ?

COMMUNICATION Garderons-nous pour nous-mêmes le résultat de notre méditation ? Ou est-ce au contraire l'occasion d'un contact plus étroit avec les autres ? Une personne en qui nous avons confiance peut nous aider à suivre nos inspirations jusqu'au bout. La franchise de cet échange enrichira notre vie familiale, nos journées de travail.

OBÉISSANCE Une pensée que l'on ne met pas en œuvre est perdue pour tout le monde. Et elle peut boucher notre horizon. « Quand l'inspiration va de pair avec la réalisation, disait Théophile Spoerri, l'histoire est vivante. »

DYNAMIQUE DU SILENCE Au-delà des découvertes ponctuelles que nous apporte le recueillement, combien de gens n'y ont-ils pas retrouvé le fil conducteur de leur destinée ou l'harmonie d'un être réconcilié avec lui-même. Le silence et la vie ne font qu'un, dans une dynamique créatrice d'énergie nouvelle.

CONTAGION Quand on a fait l'apprentissage du silence, on en fait très naturellement une priorité. Et l'on sait aussi que ce que d'autres hommes découvriront par eux-mêmes dans le silence est infiniment plus important que ce que nous pouvons leur dire. Leur apprendre à faire silence est peut-être le plus grand service que nous leur rendrons. C'est pourquoi le journaliste suisse Karl Wick a écrit au sujet de Frank Buchman : « Le silence du recueillement pratiqué dans les couvents, il l'a introduit dans le cabinet du ministre, dans le bureau de l'industriel, dans l'atelier de l'ouvrier... Ainsi la méditation peut devenir l'autorité qui guidera les hommes et les nations. »

Lettre d'Espagne

Sous le soleil brûlant, les lourds camions sillonnent sans arrêt les routes de Catalogne, témoins de la prospérité de cette région d'Espagne. Un immense supermarché attire des foules. Au sud de Tarragone, des milliers d'édifices neufs, murs de béton dont on ne voit pas la fin, bordent la mer sur des kilomètres, attendant les touristes.

La situation en Espagne, a-t-elle changé depuis la mort de Franco ? Telle est la question que je me pose, en retournant dans ce pays. « Nous attendons en espérant et nous espérons en attendant. » L'auteur J. M. Gironella écrit : « Tout le monde parle de démocratie, même le gouvernement, mais je suis sceptique, car les mêmes hommes qu'au paravant sont au pouvoir. Je me demande s'ils parlent de démocratie par conviction ou si ce n'est pas plutôt par stratégie, à cause de la pression du peuple qui a pris conscience de ses droits et de sa force, ou encore à cause des pressions de l'étranger. »

Dans toutes les villes qu'il a visitées, le roi Juan Carlos a été accueilli par des foules enthousiastes. « Ici à Tarragone, nous dit une amie, il a presque été écrasé, marchant dans la rue, serrant des mains. Tout le monde voulait le toucher, lui et la reine Sofia, que nous aimons beaucoup. Cela paraissait dangereux. Il a dit quelques phrases en catalan : c'était la première fois qu'un chef d'Etat espagnol s'exprimait dans cette langue. Le peuple en a été enchanté. »

Je me souviens qu'il y a deux ans, beaucoup de ces mêmes Catalans parlaient de lui avec un haussement d'épaules. Aujourd'hui, il semble incarner une espérance.

Deux amies et moi séjournions dans un appartement prêté par une Espagnole, au cœur de la vieille ville de Tarragone, sur la colline, près de la splendide cathédrale. La ruelle, très étroite, laisse passer de petits camions surchargés. Une jeune maman tirant une poussette les évite en entrant dans l'atelier du tapissier. Les échoppes d'artisans foisonnent. De nos fenêtres, on croit pouvoir toucher les géraniums sur le balcon du voisin et quoique nous habitions le deuxième étage, le bruit de la rue nous parvient, intensifié par les murs. L'autre côté de l'appartement donne sur la petite « place du Roi ». Elle déborde de vie jusqu'après minuit : radios, chants, jeux, appels stridents, aboiements, danses, pétarades agressives des motos, sonnerie des cloches des deux églises vieilles de

plusieurs siècles, roucoulements des pigeons, cris de vendeurs ambulants, sifflement de la scie mécanique du menuisier et appels réguliers d'une mère dont le gamin rôde par là : « Antonio, Antonio ! »

Est-ce la vraie Espagne ? Aux abords de la ville se dressent des grandes raffineries et des usines. « On a eu peur en novembre d'un renversement trop rapide de la situation, nous disent plusieurs amis. Maintenant, tout le monde veut la démocratie, mais après quarante ans de dictature, il faut apprendre ce que cela veut dire. Nous la voulons aussi pour pouvoir faire partie de la communauté européenne. » Dans les conversations et dans la presse, un fait est abondamment commenté : durant son voyage aux Etats-Unis, le roi a parlé pour la première fois de démocratie.

Quel accueil et quels délicieux repas dans les familles : paëlla, escargots, lapins, poulets, abondance de légumes et de fruits. A la campagne, chez les parents d'une des nombreuses infirmières émigrées qui travaillent dans nos hôpitaux français et suisses, nous passons un dimanche inoubliable. Nos hôtes habitent un village datant du Moyen Age. Cette famille cultive les mêmes terres depuis des siècles, où poussent principalement des noisetiers et des amandiers. Après le repas, on a dansé la « sardana », accompagnés au piano par un des fils. Puis on nous a promenées dans le village coquet et fleuri dont les étroites ruelles conduisent aux collines

odorantes qui dominent la vallée. Ces agriculteurs nous disent que le gouvernement fait tout pour l'industrie et laisse de côté l'agriculture. Ils ne paraissent cependant pas pauvres. On voit chez eux une chaîne hi-fi perfectionnée.

J'ai vécu en Espagne il y a dix ans et j'y constate un grand bond en avant sur le plan économique. Les vieillards ont une petite pension et la misère noire semble avoir disparu. Un jour, passant devant une immense bâtisse en construction, dominant la ville et la mer, nous allons nous informer si ce sont des appartements pour touristes. « Non, c'est une maison de retraite pour personnes âgées... »

Jolie et élégante, Emilia, 40 ans, célibataire, travaille dans une belle bijouterie. Elle vit avec sa vieille maman sourde, fait les courses et le ménage. En fin de semaine, elle va aider les religieuses surchargées de travail dans un hospice « parce qu'il n'y a plus de vocations ». « Il faut garder dans sa vie une idée de service », nous dit cette femme qui n'a pas une minute pour elle-même. Elle ajoute : « Jamais nous ne pourrions laisser nos vieux seuls, comme vous dans vos pays. Ce serait terrible si nous nous laissions gagner par cet esprit. »

« La Mamma » est la femme forte de Catalogne et de toute l'Espagne. Mais, quand on vient chez elle, la famille entière est là pour vous accueillir et reste avec vous tout le temps de la visite, vous enrichissant de la vie de plusieurs générations. La famille semble encore solide.

Avons-nous rencontré la vieille Espagne ou la nouvelle au cours de ces trois semaines et grâce à tous ces amis ? Je ne sais. Nous avons sûrement rencontré la générosité, le désir de contact et l'espérance.

Lucie Perrenoud.

**Tarragone :
le monastère
de Poblet**



DEUX SUISSES AUX ANTIPODES

OU

un long voyage de noces

Fredy et Monika Bodmer se sont mariés il y a un peu plus d'un an. Pour son voyage de noces, ce jeune ménage suisse décidait de partir en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Fredy, alors qu'il était mécanicien de précision en Australie, s'y était rendu à plusieurs reprises pour participer à des actions du Réarmement moral. A leur retour, il y a deux mois, M. et M^{me} Bodmer nous ont fait part de quelques-unes de leurs aventures.

Fredy : J'ai reçu une invitation à me rendre à nouveau en Papouasie-Nouvelle-Guinée peu de temps avant nos fiançailles. Elle émanait d'un jeune que j'avais connu lorsqu'il était à l'université et d'une assistante sociale âgée de soixante-dix ans qui avait réalisé des choses assez exceptionnelles au cours de sa carrière. Notre mariage permit de récolter les fonds nécessaires à ce voyage aux antipodes ; ce fut notre cadeau de noces. J'avais toujours rêvé de retourner en Papouasie-Nouvelle-Guinée avec une équipe : mais cette équipe-là me faisait, évidemment, beaucoup plus plaisir que toute autre ! Cent cinquante personnes nous ont donné de quoi acheter nos billets d'avion, nos valises — notre seul mobilier — et suffisamment d'argent pour nous permettre de vivre les premiers mois là-bas. Notre but était très clair : nous donner aux familles du pays.

Monika : J'ai d'abord eu quelques hésitations à accepter cette invitation. Déjà, le mariage représentait pour moi un pas considérable, et j'avais de la peine à accepter les deux choses à la fois ! Mais, en y réfléchissant plus à fond, je me suis rendu compte que c'était extrêmement salutaire pour nous de devoir partir et de nous donner à l'étranger ; car le mariage peut être si facilement un repli sur soi-même ; avoir un mari, un foyer, quoi de plus beau ? N'est-on pas parvenu au bout de toutes les espérances ? Nous nous sommes dit que les quelques expériences que nous avions pu faire dans notre jeune foyer pouvaient être utiles aux familles

de ce jeune pays. Car, en définitive, un pays est fait de familles.

Fredy : La chose qui m'a frappé tout de suite en arrivant là-bas, c'est la puissance de l'esprit de revanche que j'ai vu à l'œuvre un peu partout. Par exemple, si une personne est tuée dans un accident de la circulation, il arrive bien souvent qu'il y ait des morts supplémentaires parmi les auteurs de l'accident lynchés par les témoins.

Monika : Je me suis dit d'abord que c'était une attitude que j'ignorais. Puis, j'ai décidé que j'allais m'observer pour voir toutes les fois que cet esprit de revanche s'emparerait de moi. Le résultat fut fort intéressant ! Petit exemple : mon mari me demande de préparer le repas pour telle heure, et il ne rentre pas à la maison à l'heure dite. Je décide tout de suite que la prochaine fois qu'il me demandera la même chose, le repas ne sera pas prêt et il ne l'aura pas volé !

Tribune de Caux : Est-ce que vous pourriez nous décrire quel genre de personnes vous avez rencontrées ?

Monika : Pendant les quatre premiers mois de notre séjour en Papouasie-Nouvelle-Guinée, nous avons habité dans la maison de l'assistante sociale qui nous avait invités. Chaque semaine, elle recevait de nombreuses femmes de l'endroit qui voulaient apprendre à connaître un peu le vaste monde, un monde tellement étrange dans lequel leur pays est précipité et qu'elles ont bien de la peine à comprendre¹. Ces femmes voulaient aussi, bien sûr, savoir ce que représentaient dans nos vies l'écoute de la voix intérieure et l'obéissance aux ordres divins. Nous avons souvent eu des conversations passionnantes. Par ces femmes, nous avons appris à con-

¹ L'actuel ambassadeur de Papouasie-Nouvelle-Guinée à Washington aime dire que son pays a passé de l'âge de la pierre à celui de l'atome en l'espace d'une génération.

naître des familles ; pour l'une d'entre elles, nous avons commencé à faire des marionnettes. J'ai moi-même appris à ces mères de famille à fabriquer des poupées avec les moyens les plus simples, c'est-à-dire des vieux journaux, de la colle et un peu de peinture. Au lieu de peindre les cheveux, elles coupaient une touffe des leurs qu'elles collaient sur les têtes des marionnettes, ce qui ne contribuait pas peu à leur donner un aspect vivant ! Il y a quinze jours, l'une d'entre elles m'a écrit pour me raconter l'anniversaire de son enfant : elle avait monté un spectacle de marionnettes sur la bonne façon de vivre en famille.

Fredy : Une description amusante que nous avons entendue : « Ce n'était pas les poupées de guignol qui s'agitaient mais les gens qui étaient derrière les décors ! »

Marionnettes mises à part, notre travail principal consistait néanmoins à appuyer les efforts de nos amis qui voulaient répandre l'esprit du Réarmement moral dans le pays. Ayant vécu en Papouasie-Nouvelle-Guinée pendant la période précédant l'indépendance, j'avais connu nombre d'étudiants et de fonctionnaires qui occupent maintenant des positions importantes dans le gouvernement. L'actuel directeur de la radio nationale, qui nous avait aidés il y a plusieurs années à doubler le film africain *Liberté* dans une des langues principales du pays, le pidgin, nous a conviés à présenter les nouveaux films du Réarmement moral à ses amis, tous à la tête de différents ministères.

Il y avait aussi ce professeur anglais qui nous avait invités très chaleureusement à venir habiter chez lui. Mais il vivait dans une île distante de 1000 km de Port Moresby. Il prit en charge les frais d'avion.

Cet homme était très désireux de nous présenter à ses collègues des écoles avoisinantes. Au cours de notre séjour, cette vérité s'est imposée à nous : il fallait décider sur le principe avant même d'avoir les moyens de réaliser telle ou telle action. Vint la fin du séjour prévu chez ce professeur. Nous avons fait nos valises sans savoir où nous irions ensuite. Au cours d'une visite on nous demanda à brûle-pourpoint : « Où habitez-vous ? » Nous avons répondu que la question n'était pas encore résolue ! Et notre interlocuteur nous a tout de suite invités à accepter l'hospitalité de sa famille.

Monika : Nous avons pensé que notre séjour dans cette famille ne devait pas excéder deux semaines, mais ce furent finalement deux mois que nous y passâmes. Jamais des Noirs n'invitent des Blancs à habiter chez eux. Nous nous sommes bien vite rendu

compte que nous étions devenus le sujet de toutes les conversations. Devions-nous rester ou pas ? Nous sommes restés, sentant qu'il fallait honorer la générosité et l'hospitalité de nos hôtes.

Fredy : Ce fut en fait une des expériences les plus difficiles que nous avons vécues : la première confrontation directe sur le plan racial entre Noirs et Blancs, avec toutes les coutumes et les habitudes de vie différentes qui nous caractérisent les uns et les autres. Je me rappelle d'un épisode assez amusant. Le premier soir, après le dîner, nos hôtes nous ont dit qu'ils allaient faire quelque chose dans leur chambre à coucher. Au bout de trois quarts d'heure, ils n'avaient pas reparu et nous avons bientôt entendu des ronflements sonores ! Nous étions là, seuls, dans le salon, à attendre quelque chose qui évidemment ne se produirait jamais ! Quant à notre chambre à coucher, elle ne se composait que des lits et d'un fil de fer tendu d'un mur à l'autre auquel pendaient des cintres et sur lesquels nous mettions nos habits. Pendant deux mois, nous avons mangé du riz et des produits végétaux. A notre départ, nos amis nous ont fait cadeau de deux magnifiques coquillages. Enfilés sur un bout de ficelle, ces coquillages récoltés loin du rivage constituent souvent la dot du mariage. Le simple fait d'en recevoir était pour nous la preuve que nous avions été acceptés dans leur communauté.

Monika : En tant que Suisses, nous nous imaginons volontiers que nous sommes des Blancs à part. Mais j'ai déchanté rapidement en m'apercevant que je représentais à leurs yeux la race blanche tout entière. Les enfants nous ont beaucoup aidés ; ils nous ont tout de suite adoptés et ils aimaient jouer avec nous. Nous nous sommes occupés d'eux tant que nous le pouvions et leurs parents se sont aperçus que les qualités de cœur dépassent les barrières raciales.

Fredy : Souvent, nous avons dit à nos hôtes que nous pensions que nous devions partir. Chaque fois que la question se posait, ils nous répondaient : « Restez. » C'était l'occasion de parler de choses profondes qui nous tenaient à cœur à tous.

Monika : Nous avons dû constamment décider que nous n'étions pas là pour leur transmettre notre « civilisation » occidentale. C'est si facile pour nous Suisses qui avons tous une âme de professeur de vouloir faire croire aux autres que notre manière de faire est la meilleure. Ce séjour de deux mois dans cette famille nous a certainement con-

vaincus du contraire. Nous avons beaucoup appris.

Fredy : Nous avons décidé que si nous étions chez eux, c'était pour servir. Ainsi, quand ils rentraient de leur travail et qu'ils disaient qu'ils avaient soif, nous leur servions à boire. Nous avons appris à nous rendre utiles dans les travaux du ménage. Je ne peux pas en dire plus, mais simplement indiquer que l'action entreprise depuis par notre hôte auprès de ses amis du gouvernement a eu des répercussions importantes sur la situation tendue qui subsiste dans l'île de Bougainville où règne un grave problème sécessionniste.

Tribune de Caux : A la suite de votre séjour en Papouasie-Nouvelle-Guinée, est-ce que vous êtes parvenus à certaines con-



M. et Mme Bodmer essaient leurs marionnettes néo-guinéennes.

clusions sur ce qu'on appelle « l'aide technique », sur la coopération internationale et sur la façon de réaliser cette coopération entre Etats nantis et pauvres ?

Fredy : Ma conclusion est très simple. Une coopération technique entre Etats ne peut se faire, si elle veut être efficace, qu'au niveau des individus, entre des hommes qui ont confiance les uns dans les autres. Notre tâche est de savoir comment créer cette confiance par l'honnêteté. Sinon, les plans les plus élaborés et les mieux préparés échoueront faute de l'essentiel : la communication humaine.

Je pense au Japon qui a offert récemment, lors d'une conférence à Canberra, des moyens matériels importants à la Papouasie - Nouvelle-Guinée en signe de réparations pour les dommages causés lors de la dernière guerre mondiale. Les Japonais n'ont pas encore établi des relations personnelles de confiance qui rendraient leur aide crédible. L'aide technique faite sans esprit de service ne fonctionnera jamais.

Je prends aussi l'exemple de ce jeune poète de Papouasie, Kumalau Tawali ; il a écrit au secrétaire d'Etat aux affaires étrangères français, M. Bernard Destremau, lorsqu'il se trouvait en visite officielle en Nouvelle-Guinée, une lettre dans laquelle il lui faisait part de la façon dont il avait surmonté ses ressentiments contre la France. Il reçut une réponse manuscrite du ministre français qui le toucha beaucoup. N'est-ce pas par des liens personnels ainsi établis qu'une coopération entre Etats peut après coup porter des fruits ?

L'aide technique peut aussi s'accompagner de sentimentalisme vis-à-vis des gens qui la reçoivent. J'ai dû apprendre à faire preuve de plus de droiture, à dire à mes interlocuteurs leurs quatre vérités quand cela est nécessaire. Cet élément d'égalité devant le besoin de changer chaque jour me semble indispensable dans tout travail social entrepris dans des pays du tiers monde. Très souvent aussi, les coopérants sont animés d'un sentiment de culpabilité qui est dépassé. Il faut nous en libérer. Si nous voulons bâtir l'avenir, un avenir commun libéré du poids du passé, nous avons à commencer par nous-mêmes.

Monika : D'ailleurs, nous avons remarqué que le poids des traditions pesait aussi énormément dans l'attitude de nos interlocuteurs, ce qui empêche les meilleures qualités de cœur de se manifester. Heureusement que la force libératrice de l'honnêteté est toujours à disposition.

Interview réalisée par P.-E. Dentan.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Tirley Garth agrandi

Située non loin des grands centres industriels anglais des Midlands, la maison de Tirley Garth, qui est depuis 1940 un lieu privilégié de rencontres du Réarmement moral, est maintenant équipée pour héberger plus de 100 personnes et recevoir 200 personnes pour des repas. Une nouvelle aile a été ajoutée au cours des derniers mois comprenant une nouvelle cuisine et une salle à manger. Le député travailliste australien Kim Beazley,

ancien ministre de l'Education, a inauguré le nouveau bâtiment en présence du révérend Victor Whitsey, évêque de Chester, et de M. Alastair Goodlad, député de Northwich.

Depuis quelques années, des rencontres de jeunes sont organisées durant l'été à Tirley. Pendant le reste de l'année ce sont surtout des ouvriers, des cadres, des patrons et des syndicalistes des Midlands qui s'y retrouvent. La maison de Tirley a été le point de départ de plusieurs initiatives prises par des syndicalistes pour combattre l'inflation et le chômage.



A droite sur notre photo, les nouveaux bâtiments de Tirley Garth. Ils ont été conçus par l'architecte suisse Charles Rudolph en harmonie avec la demeure principale dont la construction a été faite au début du siècle dans le style Tudor.

Message de M. Helmut Kohl

Le président de la CDU et chef du gouvernement du Land de Rhénanie-Palatinat, M. Helmut Kohl, a adressé à la conférence du Réarmement moral à Caux ses vœux les plus chaleureux en son nom personnel et au nom de l'Union chrétienne démocrate. Il écrit notamment : « Précisément parce qu'ils ont à résoudre les problèmes ardues qui se posent à eux, les hommes politiques de tous pays et de tous partis ont besoin d'un constant renouveau spirituel et moral. Nous sommes tous conscients du fait que notre tâche ne consiste pas uniquement à donner à chacun un niveau de vie élevé. En dernière analyse l'Etat, la société, la démocratie ne tirent leurs forces que de la qualité morale des citoyens qui les composent. »

Un pionnier disparaît

L'homme qui, le premier, engagea toute sa vie, sans salaire, au côté de Frank Buchman, s'est éteint à Londres à l'âge de 78 ans. Ceux de nos lecteurs qui ont participé aux rencontres de Caux se rappelleront sans doute la haute stature de Loudon Hamilton, roc de foi et d'humanité, qui accueillait souvent les visiteurs à Mountain House.

C'est la rencontre en 1921 entre Hamilton, capitaine écossais devenu étudiant à Oxford, et Frank Buchman qui marqua le départ de ce qui devint les Groupes d'Oxford et, par la suite, le Réarmement moral ¹.

¹ Nous recommandons la lecture de la brochure intitulée *Comment tout cela a commencé* où Loudon Hamilton relate de façon pittoresque ses débuts avec Frank Buchman. Fr.s. 1.—; FF 2.—.



Loudon Hamilton

On se rappellera longtemps son inimitable sens de l'humour qui établissait un contact immédiat et profond avec des hommes de toutes origines et de toutes générations.

Chez les Indiens du Québec

Le chef André Delisle, de l'Association des Indiens du Québec, et le chef Ron Kirby, de la réserve Caughnawaga ont reçu dans la réserve Mohawk de Caughnawaga cinq chefs indiens et conseillers du sud de l'Alberta (Traité N° 7) qui accompagnaient la troupe de *Chant de l'Asie*.

Le chef Delisle rappela que le peuple Mohawk, un peuple vivant traditionnellement le long des rivières, avait perdu ses rivages lors de la construction du canal du St-Laurent. Il évoqua les traditions de voyageurs des Mohawk qui conduisaient en canoë les marchands de fourrures vers l'Ouest et qui sont maintenant connus comme les meilleurs ouvriers pour assembler les hautes constructions métalliques. « Notre peuple a toujours su relever les défis », dit-il.

Quant au chef Ron Kirby, de Caughnawaga, il fit part de ses espoirs pour son peuple, et de ses déceptions devant les attitudes des Blancs.

« L'esprit du Réarmement moral peut aider le pays, affirma le chef Bill McLean, de la tribu Stoney. C'est ce qui peut redresser les torts. Nous l'avons vu lorsque nous sommes allés parler à ces messieurs du Parlement ; les sentiments en ont été changés, et c'est ce que nous voulons. »



Français, Laotiens, Scandinaves... jeunes de trente pays rassemblés à Caux.

Ouverture de la conférence de Caux

Trente ans après la création du centre de Caux, les conférences de 1976 ont été ouvertes en présence de participants venus d'une trentaine de pays. Jusqu'au 25 juillet, c'est à un rassemblement de jeunes que sont ouverts les bâtiments du centre. Etudiants des pays d'Europe et du tiers monde, jeunes travailleurs et employés, lycéens, tous participent à un programme de formation où les moyens d'expression en tous genres jouent un rôle important.

Lors d'une des premières réunions, beaucoup de jeunes présents ont exprimé avec grande franchise leurs préoccupations de vie : Comment, lorsqu'on vient d'un pays en voie de développement, vivre dans une Europe prise par le matérialisme ? Comment comprendre et aimer les gens d'une autre race ? Où puiser les forces de se battre pour « ce qui est juste » dans les relations familiales ? Comment trouver le bon plan pour ma vie ?

A l'occasion du 30^e anniversaire de Caux, une conférence de presse a eu lieu à Berne le 2 juillet dernier. Des journalistes représentant les agences de presse et quelques-uns des principaux quotidiens du pays y assistaient. Parmi les articles parus dans les jours qui suivirent, mentionnons ceux de la

Neue Zürcher Zeitung, l'influent quotidien zurichois et, en Suisse romande, ceux de *24 Heures*, *La Suisse*, la *Tribune de Genève*, le *Journal de Genève* et la *Gazette de Lausanne*, *La Liberté*, et *Le Démocrate*.

Une école de vie

On trouvera ci-dessous le texte du communiqué rédigé par l'Agence Télégraphique Suisse et largement reproduit dans les journaux :

Le changement de l'homme et celui de la société sont étroitement liés. Profondément engagé dans le changement, le Réarmement moral à Caux s'efforce depuis trente ans de transformer l'homme pour améliorer la société. Au cours d'une conférence de presse organisée hier à Berne pour le trentième anniversaire de Caux, les dirigeants du Réarmement moral ont réfuté les accusations d'idéalisme et d'utopie qui leur sont souvent adressées : aux dizaines de milliers de personnes qui ont afflué de tous les coins du globe, Caux a offert une école de vie pour permettre de s'orienter dans le monde

actuel, une atmosphère propice aux forces de réconciliation entre les races, les partenaires sociaux, les nations, un plan d'action pour la reconstruction de la société et du monde. Lorsque les visiteurs de Caux sont rentrés dans leurs pays divisés par des conflits de toutes sortes, les idées du Réarmement moral ont une influence non négligeable sur les efforts de réconciliation déployés.

Actuellement sont notamment au cœur des débats de Caux, la situation en Afrique du Sud et en Rhodésie, en Amérique latine et plus particulièrement le Brésil, l'Inde, les îles du Pacifique. Depuis sa fondation en 1946, le Réarmement moral s'est préoccupé de la réconciliation entre les nations ennemies, de la reconstruction européenne, du dialogue de la décolonisation, des différents problèmes raciaux, linguistiques et religieux. Plus de 200 000 personnes ont participé depuis trente ans aux conférences de Caux. « Nous ne sommes ni une chapelle, ni une secte, ni un mouvement », ont déclaré les dirigeants de Caux, « nous sommes des chercheurs. »

De nombreuses conférences sont prévues cet été à Caux : une rencontre sur les finalités de l'éducation, du 24 juillet au 3 août, une rencontre des peuples des pays de la Méditerranée, du 2 au 10 août et, du 28 août au 2 septembre, une rencontre sur le thème : « Industrie, terrain d'affrontement ou société vivante ». (ATS)



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

«Winterthur»
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

LE SECRET D'UNE ÉVASION

(Suite de la page 7)

chez un meunier, puis poursuit son chemin. Un jour un événement décisif se produit.

Franchissant l'éperon d'une petite colline, j'aperçus sur l'autre versant, nichée au milieu des vergers, bien au-dessus du sentier, une grande ferme de pierre blanche. Il ne faisait pas encore obscur, mais j'eus le sentiment précis qu'il me fallait me rendre à cette demeure et que peut-être je pourrais y passer la nuit. Ne sachant pas, cependant, si mon impression n'était autre qu'une expression de mon désir, je m'assis au bord du chemin et me recueillis. Mais ma conviction s'affirma, et je me dirigeai avec confiance vers la maison.

C'était une belle ferme, plus importante que toutes celles que j'avais vues jusqu'alors. Elle se dressait, isolée, au milieu de magnifiques vergers. Je m'en approchai hardiment, et frappai à la porte. J'entendis bouger à l'intérieur, et sentis qu'on m'examinait par les fenêtres. Je réfrérai ma curiosité et attendis patiemment. Enfin, le battant s'entrouvrit de quelques centimètres, et un homme m'inspecta d'un regard scrutateur. Il m'adressa avec volubilité la parole en grec, mais je ne le compris pas.

Tout ce que je trouvai à lui dire fut : « Je suis un pilote de chasse anglais. » Puis je répétai la phrase en français, et j'eus le plaisir de l'entendre me répondre dans cette langue qu'il ne parlait du reste guère mieux que moi.

Il m'invita à entrer, et m'introduisit dans un petit salon où se trouvaient trois autres hommes. Quand ils me demandèrent où j'allais, je leur expliquai que je n'avais aucune raison particulière de me rendre ici plutôt que là, mais que j'espérais, finalement, arriver jusque chez moi. Nous en rîmes ensemble. J'avais la conviction, ajoutai-je, que, jusqu'à ce jour, mon voyage avait été guidé, et que, certainement, il continuerait à l'être pour me mener à un but que je ne pouvais prévoir mais qui, sans doute, m'était destiné. De nouveau, les hommes se regardèrent, surpris, presque consternés. Ils échangèrent rapidement quelques mots en grec.

Puis mon hôte se tourna vers moi. « Vous passerez la nuit avec nous, dit-il. Demain, je vous conduirai auprès de quelques-uns de vos amis. » Que voulait-il dire ? Je ne le comprenais pas. Il s'expliqua : Derek Scott et les deux infirmiers australiens évadés de Salonique plusieurs semaines avant moi,

avaient frappé à la porte de cette même demeure, pour y demander abri et secours.

J'étais ébahi et ravi d'apprendre que j'allais, si tôt et de façon aussi inattendue, revoir mon ami Derek Scott. Que, dans toute la Grèce, nous ayons choisi cette maison pour nous y arrêter, tenait vraiment du miracle. J'ignorais totalement quelle direction il comptait prendre en quittant Salonique. Il aurait pu aller n'importe où. Et voilà qu'il se trouvait ici, arrivé quelques jours avant moi. J'éprouvais une immense gratitude en songeant à l'impulsion qui m'avait poussé, si souvent, à choisir après un silencieux recueillement la maison qu'il fallait, la personne qui devait m'aider.

De la ferme, Howell fut conduit à un campement caché dans les montagnes, au-dessus du golfe de Cassandre, où il passa de longs mois d'attente, en compagnie de ses camarades, jusqu'au jour où un passeur pourrait les emmener en Turquie, d'où ils espéraient rallier les forces britanniques.

Chaque matin, je venais m'asseoir en ce lieu, pour me retremper dans la beauté de ce paysage sur lequel le soleil se levait dans une gloire de cramoisi et d'or. Les neiges de l'Olympe se teintaient de rose et de pourpre, et les longues ombres s'évanouissaient à mesure que montait l'astre du jour. C'était l'instant d'écouter les oiseaux. Des chœurs de rossignols saluaient le matin de leurs roulades extasiées.

Réchauffé par ma course rapide au flanc de la montagne, je m'asseyais à cet endroit idéal et rendais grâce à Dieu. J'emportais avec moi mon Nouveau Testament et en lisais régulièrement des passages. Puis, en silence, je demandais ma direction pour la journée et pour l'avenir. Pendant une heure entière, je restais ainsi à écouter. Après quoi, armé d'une nouvelle détermination, de chaleur affective et d'insouciance personnelle, j'allais en flânant rejoindre mes camarades dans leur besogne quotidienne.

A mon retour, je trouvais le déjeuner prêt... quand il y en avait. Nous nous accroupissions autour du feu, vivement ranimé, savourant lentement notre pain et dégustant notre breuvage aux herbes odorantes. Puis, sans nous hâter, nous descendions, à deux ou trois, les quelque cent mètres jusqu'à la source, pour nous laver.

Il y avait pourtant de longues périodes où nous ne voyions personne, et, souvent, nous restions deux jours sans manger. Cela ne nous troublait guère ; nous étions habitués à des repas irréguliers. Une fois même, notre jeûne se prolongea quatre jours. Pour des hommes en parfaite santé, c'eût été sans inconvénient, mais pour nos organismes débi-

lités par une faim chronique, c'était plus grave. Il nous arrivait fréquemment — même en temps d'alimentation quotidienne — d'avoir des vertiges quand nous nous levions brusquement. Mais, après ces jours consécutifs de privation, de nouveaux symptômes d'épuisement se manifestèrent. Nous étions devenus d'une faiblesse et d'une indifférence extrêmes.

Mes camarades commencèrent à s'inquiéter sérieusement de notre situation alimentaire. Chaque matin, cependant, au cours de ma méditation sur le promontoire, je recevais la promesse que Dieu pourvoirait à tout le nécessaire. Libéré de mes craintes, je me sentais d'une insouciance qui m'étonnait autant qu'elle surprenait les autres.

Quand la question nourriture revenait dans la conversation — et c'était fréquent — je leur rappelais que, précédemment déjà, dans des circonstances analogues où nous redoutions le pire, mon intuition ne m'avait pas trompé. Cette certitude, nous l'appelions la « chance de Howell », et elle devint un des facteurs qui permit à notre union de durer. Sans notre foi en elle, nous nous serions depuis longtemps séparés, et chacun serait parti de son côté en quête de moyens de subsistance moins précaires.

Vers la fin du quatrième jour, il fut décidé d'un commun accord que l'un de nous descendrait au village et y expliquerait notre détresse. Je sentais, cependant, que cette démarche ne serait pas nécessaire, et j'avais raison. En effet, au moment du crépuscule, vous vîmes surgir deux hommes ployant sous le poids d'un énorme sac de provisions.

Quelques jours plus tard, Howell parvenait au terme de son aventure. Un passeur bienveillant lui fit traverser la mer Egée jusqu'en Turquie. Peu après, il se retrouvait en Angleterre, sain et sauf, dans sa famille.

Mon retour marquait la fin d'une aventure, le commencement d'une autre. J'avais achevé la première période de mon évasion pour vivre. La route vers la liberté continuait dans le lointain. Je commençais à comprendre que la liberté n'est pas statique, mais dynamique. La vraie liberté est une décision agissante, plutôt qu'un état de fait. C'est la résolution de servir Dieu. Quand un homme a pris cette détermination et agit en conséquence, des miracles se produisent, et il s'évade pour vivre. Quelles que soient les circonstances, il est affranchi. Aucun problème n'est trop grand, aucun obstacle trop difficile pour que le miracle n'en vienne à bout. Dès cet instant il est libre. Et dès le moment où les nations, elles aussi, auront pris cette décision, le monde nouveau sera réalisé.

**Chaque jour
dans une autre ville.
Et toutes les nuits
dans le même lit.**



Les vols d'un jour de Swissair, c'est tellement pratique et agréable: vous sautez de votre lit au petit matin, vous faites confortablement quelques centaines de kilomètres, vous assistez à une réunion à Rome, à Paris, à Londres, à Vienne, etc., et enfin, le travail de la journée dûment accompli, nouveau coup d'aile, et vous vous glissez dans votre lit à vous. Voulez-vous savoir combien d'heures vous pourrez consacrer à vos affaires? Voici des chiffres pour 16 villes:

Départ de Genève.

A Londres	9.35 heures	A Francfort	8.00 heures*	A Milan	7.35 heures
A Paris	13.45 heures	A Munich	10.00 heures*	A Rome	11.30 heures
A Bruxelles	10.20 heures*	A Stuttgart	11.10 heures	A Zurich	12.05 heures
A Amsterdam	10.50 heures	A Cologne	9.00 heures*	A Bâle	8.10 heures
A Düsseldorf	7.30 heures	A Copenhague	7.55 heures*		
A Hambourg	8.40 heures*	A Vienne**	11.40 heures*		

*En collaboration avec Sabena, Lufthansa, SAS.

**Vendredi, dimanche exceptés.

Conclusion: si vous aimez dormir dans votre lit, prenez l'avion. Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

